Vanessa Brassier

L'hystérique n'est pas une femme *

Il nous revient ce soir de commenter la deuxième partie de la leçon du 9 juin 1971, soit l'avant-dernière du séminaire. « Un homme et une femme et la psychanalyse », c'est ainsi que l'a intitulée Jacques-Alain Miller. Je pourrais sous-titrer la partie qui m'échoit « L'hystérique et une femme et la psychanalyse », pour avoir choisi d'axer mon commentaire autour de cette formule un peu provocatrice qu'on pourrait compter au nombre des aphorismes lacaniens : « L'hystérique n'est pas une femme. »

Je reviens un peu en arrière pour la situer dans le contexte. La question qui traverse le séminaire et qui, en sa fin, se précise grâce à la logique est celle de la jouissance sexuelle des hommes et des femmes : qu'est-ce que la psychanalyse peut dire de leur différence qui est un fait ? Et aussi, a-t-elle quelque effet sur ses ratages ? Car c'est bien ce dont se plaignent les hommes et les femmes sur le divan, qu'ils ne s'entendent pas et, qu'au mieux ou au pire, c'est selon, ils s'entendent crier. Telle était l'entrée en matière du début de la leçon commentée la dernière fois par Bernard Brunie et Carole Leymarie ¹. Le cri, signe du non-rapport sexuel, sonorise la jouissance impossible à écrire. Cela nous permet de poursuivre avec l'hystérique, qui théâtralise cette jouissance et sert de support à la psychanalyse jusqu'à sa mise en formules logiques.

Avant de la retrouver sur scène, un rappel concis du temps précédent qui l'annonce dans le développement de Lacan. Chacun des quatre discours dont il a élaboré la structure l'année précédente règle bien la jouissance des parlants qui s'y logent, mais cette « distribution ordonnée de la jouissance »

* [↑](#) Commentaire de la seconde partie de la leçon IX du *Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant* (Paris, Le Seuil, 2007, p. 153-161), à Paris, le 10 avril 2025. Les numéros de page des citations du séminaire seront indiqués entre parenthèses.

1. [↑](#) B. Brunie, C. Leymarie, Commentaire de la première partie de la leçon IX du *Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant, Mensuel*, n° 187, Paris, EPFCL, mai 2025, p. 6-23.

(p. 131) échoue à inscrire la jouissance sexuelle qui entre l'homme et la femme ferait rapport. La disjonction entre les discours, qui sont tous du semblant, et la jouissance sexuelle, hors la loi discursive, a été relevée plusieurs fois au cours de l'année, en particulier avec la reprise du conte d'Edgar Poe, *La Lettre volée*. Le commentaire de Lacan visait alors à en extraire la lettre, signe de la femme, d'une jouissance hors discours. La lettre présentifiant ce qui ne peut s'écrire, la voie s'ouvrait alors vers la jouissance Autre de La femme barrée – jouissance que Lacan dira supplémentaire dans *Encore*. Certes, Lacan ne définit pas ici de façon différenciée la jouissance phallique et la jouissance féminine, mais à mesure qu'il progresse dans le séminaire que nous commentons, cette distinction commence à s'entrevoir. Et c'est l'hystérique qui va lui servir à en élaborer la logique, à partir de la fonction phallique² nouvellement introduite dans ce séminaire, qui fraye la voie d'une écriture de la jouissance sexuelle.

Le théâtre de l'hystérique

Une névrose est « le point où s'articule la vérité d'un échec » (p. 143), énonçait Lacan lors de la leçon précédente, soulignant la fonction combien précieuse des hystériques qui disent la vérité sur ce qui reste béant dans le rapport sexuel.

Il y revient dans la leçon que nous commentons : l'hystérique s'intéresse à la vérité, elle l'aime, l'incarne et la met en scène dans un théâtre dont Lacan nous dit : « Il est clair qu'il ne peut plus être qu'une fête de charité. » « Il est clair » est à entendre au sens littéral de l'éclaircissement. L'entrée en scène de la psychanalyse vient apporter quelques lumières (*Aufklärung*) sur les mécanismes inconscients qui sous-tendent la dramaturgie hystérique, dévoilant ses stratagèmes pour causer le désir de l'homme puis le rendre impuissant à la satisfaire : « castration délibérée » qu'elle réserve à *l'hommoinzun*, dont elle fait l'exception qui détiendrait le semblant phallique pour mieux en dénoncer la faillite.

Or l'hystérique ne jouant jamais sans partenaire, c'est participer à son théâtre, se vouer avec elle à l'amour de la vérité, que « lui donner ce qu'on n'a pas sous prétexte qu'elle le désigne » (p. 154). Et sans doute le maître

2. ↑ Lacan redéfinit ici le phallus : promu comme le signifiant fondamental qui épingle la dialectique du désir dans son texte « Die Bedeutung des Phallus », le phallus devient une fonction, celle qui coordonne la jouissance sexuelle au semblant : « Le phallus est très proprement la jouissance sexuelle en tant qu'elle est coordonnée à un semblant, qu'elle est solidaire d'un semblant » (p. 34). Fonction de tiers, à l'origine de toute relation inscriptible, signifiante entre homme et femme, mais obstacle aussi à l'écriture du rapport sexuel, s'il est tiers et non médium.

se prête-t-il au jeu dès lors qu'il relève le défi de produire un savoir – sur la jouissance féminine – que l'hystérique feint de lui attribuer. Ne peuvent en résulter que l'insatisfaction de l'une et l'impuissance de l'autre.

Tels sont les protagonistes d'un théâtre à la mise en scène jadis très incarnée : en effet, du temps de Charcot et des *Études sur l'hystérie*, les symptômes corporels faisaient signe de cette vérité de façon souvent spectaculaire. Mais dès lors que le discours de l'analyse les élucide, l'hystérique démasquée dans son jeu « renonce à la clinique luxuriante dont elle meublait la béance du rapport sexuel » (p. 154) – « soufflure ³ » du symptôme hystérique, dira Lacan quelques années plus tard lors de sa conférence à Bruxelles en 1977.

Ainsi, l'éclairage de la psychanalyse produirait sur l'exubérance des symptômes hystériques le même effet de distanciation – un « certain refroidissement », dit Lacan (p. 154) – que celui promu par Brecht : les artifices du théâtre démontés et dévoilés au public, l'identification ne peut plus fonctionner et l'illusion théâtrale est mise en échec. Le théâtre de l'hystérique ainsi destitué est ravalé au rang d'une fête de charité. Le savoir produit par le discours analytique, en éclairant ce que font les hystériques, aurait-il donc pour effet une réduction de leur histrionisme d'antan, un appauvrissement de leur symptomatologie – renoncement à leur « clinique luxuriante », dit Lacan ?

La conférence de 1977, citée à l'instant, s'ouvre d'ailleurs sur cette question : « Où sont-elles passées les hystériques de jadis, ces femmes merveilleuses, les Anna O, les Emmy von N... ? » Et Lacan poursuit – je le cite intégralement, car c'est vraiment la même question qu'il pose ici : « Elles jouaient non seulement un certain rôle, un rôle social certain, mais quand Freud se mit à les écouter, ce furent elles qui permirent la naissance de la psychanalyse. C'est de leur écoute que Freud a inauguré un mode entièrement nouveau de la relation humaine. Qu'est-ce qui remplace ces symptômes hystériques d'autrefois ? L'hystérie ne se serait-elle pas déplacée dans le champ social ? La loufoquerie psychanalytique ne l'aurait-elle pas remplacée ⁴ ? »

Autrement dit, la psychanalyse a bouleversé l'ordre social en introduisant un nouveau discours, un nouveau type de lien, qui dissipe le théâtre de l'hystérique en lui restituant sa vérité et transforme du même coup ses manifestations symptomatiques. La question se pose donc de l'actualité des

3. [↑](#) J. Lacan, Conférence à Bruxelles du 26 février 1977, transcription intitulée « Propos sur l'hystérie », *Quarto*, n° 2, 1981.

4. [↑](#) *Ibid.*

symptômes hystériques : peut-être moins luxuriants mais pas spécialement discrets, si l'on considère en vrac tous les symptômes liés aux fameux troubles du comportement alimentaire ou aux addictions, ou encore les scarifications, sans parler des crises de panique ou des syndromes dépressifs. Tout ne relève pas de l'hystérie sans doute, mais la question se pose de l'actualité de ce nouveau théâtre et de la place qu'y a le psychanalyste.

Je reviens au texte : pourquoi l'entrée en scène de la psychanalyse serait-elle « boiteuse » (p. 154) ? C'est le terme qu'emploie Lacan et qui m'a surprise. La psychanalyse naît en se détournant du donner-à-voir de l'hystérique pour entrer de plain-pied dans son dire, substituant l'écoute au regard : « Taisez-vous, ne me touchez pas, laissez-moi parler », exigea Emmy von N., imposant à Freud de la laisser manœuvrer dans ses associations. Alors qu'est-ce qui boite ? Freud, certes, a écouté les hystériques qui lui ont frayé la voie de sa découverte, mais, aussi révolutionnaire soit-il, l'éclairage freudien reste tout phallique donc partial, boiteux puisqu'il cantonne l'hystérique dans son théâtre œdipien, laissant en coulisses la question de la femme et de sa jouissance. C'est en tout cas la lecture qu'en fera Lacan l'année suivante dans « L'étourdit » : Freud en est « resté à une moitié ⁵ », la moitié mâle qui s'énonce d'un *pourtout*, car « pour les femmes rien ne le guidait, c'est même ce qui lui a permis d'en avancer autant sur les hystériques qui "font l'homme" ⁶ ».

D'où l'inévitable recours à la logique qui marque l'étape suivante, une fois le théâtre dissipé. Cette étape, Lacan la franchit : comédienne sur la scène œdipienne, l'hystérique est aussi une logicienne qui, par les impasses qu'elle révèle sur la jouissance féminine, fait signe du *pastout*, de *La femme* qui n'existe pas.

Alors, qu'apporte l'éclairage de la logique lacanienne des quanteurs au regard de l'éclairage de l'Œdipe freudien ? La question est aussi bien théorique que clinique : l'hystérique freudienne, prisonnière du théâtre œdipien et d'un destin qui la condamne à être épouse et mère, resterait bloquée au « pas-de-guérison » – le fameux *Penisneid* – où Freud, avec elle, venait échouer. L'hystérique logicienne de Lacan indique un au-delà : en effet, la mise en formules du mythe œdipien et de son phallicisme permet d'en démontrer les impasses – ouvrant ainsi la voie à *une* femme.

5. [↑](#) J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 463.

6. [↑](#) *Ibid.*, p. 464.

L'hystérique et la logique

« La seule chose importante ici est ce qui passe inaperçu, à savoir que je parle de l'hystérique comme de quelque chose qui supporte la quantification » (p. 154). Lacan énoncerait là l'essentiel qu'il suppose avoir échappé à son auditoire et qui, ainsi formulé, marque une avancée théorique dans le séminaire et dans l'élaboration des formules de la sexualité : l'hystérique, support de la quantification, occupe ici une fonction logique, qui permet l'écriture du mythe d'Œdipe et son dépassement vers l'écriture des formules dites féminines de la sexualité. Lacan y revient d'ailleurs dans la leçon suivante : « Sans l'hystérique, ne serait nulle part venu au jour ce que j'inscris en essayant de vous donner la première ébauche logique de ce dont il s'agit maintenant et que j'écris Φ de x » (p. 170).

On s'en souvient, Lacan a introduit la logique des quantificateurs un peu plus tôt dans le séminaire, précisément dans la leçon du 17 mars, et il tentera de la préciser dans les suivantes, en jouant notamment avec la barre de la négation, qu'il ajoute de façon tout à fait non conventionnelle en logique sur le quantificateur universel.

Ici, il revient d'abord sur la formule « $\forall x.\Phi x$ » – celle qui pose l'universalité de l'homme dans son rapport à la fonction phallique, donc à la castration – et il la rapporte à l'hystérique, qui en serait à l'origine. D'où vient-il ça ? D'après lui, du logicien par excellence, Aristote, qui, pour avoir identifié la femme à l'hystérique, aurait instauré sa logique sur le tout (*pan*, en grec). Une *pan*-talonnade, ajoute Lacan non sans humour, car il l'écrit avec un trait d'union pour en détacher le *pan* (tout) et en souligner la dimension grotesque. Pantalonnade consonne aussi, on l'entend, avec pantomime – celle de l'hystérique évidemment. En tout cas, cette référence à la comédie italienne vient ridiculiser quelque peu les fondements de la première grande logique formelle. Toute cette farce viendrait de l'idée qu'Aristote se faisait de la femme, ajoute Lacan. Laquelle ? Sans doute l'idée misogynne fort répandue dans l'Antiquité de son infériorité naturelle, organique et psychologique, par rapport à l'homme. Entre eux, pensait Aristote, une différence de nature comme entre la matière et la forme : la femme serait telle la matière que l'homme doit venir modeler, structurer. Or la matière féminine n'est pas sans opposer quelque résistance à ce modelage masculin, d'où le désordre qui en résulte. C'est pourquoi il n'est pas question pour Aristote de confier aux femmes des responsabilités politiques, au risque de précipiter la société dans le chaos. La femme aristotélicienne se voit donc identifiée à un être inférieur, mais rebelle à la domination par l'homme, un facteur de trouble donc. Une hystérique par excellence.

Toutefois, Aristote ne serait pas allé jusqu'à commettre l'erreur de dire « toutes les femmes » ou « toute femme » – cet « être sensible » (p. 155), ainsi que Lacan le qualifie, aurait-il reculé devant cette aberration ? Suivant les conseils de Lacan, j'ai ouvert les *Premiers analytiques* : pas de « toutes les femmes » en effet, et pour ce que j'en ai lu, qui est spécialement rébarbatif, pas de femme du tout. Les raisonnements logiques concernent les hommes, au sens générique. C'est sûrement ce que pointe ici Lacan : la logique d'Aristote fondée sur le tout du genre humain évacue de fait la question de ce qu'est *une* femme ⁷.

Poursuivons le texte : « Le *toute femme* est l'énonciation dont se décide l'hystérique comme sujet » (p. 155). Je lis : la position subjective de l'hystérique est soutenue par le fantasme que la femme est toute, que sa jouissance est toute causée par le phallus, que ça vaut pour toutes les femmes – autrement dit, qu'il y a un universel féminin. Lacan l'avait dit un peu autrement deux pages avant : « L'hystérique [...] conjugue la vérité de sa jouissance au savoir implacable qu'elle a que l'Autre propre à la causer, c'est le phallus, soit un semblant » (p. 153). Plus simplement, la jouissance de l'hystérique est *toute* orientée par le semblant phallique. Et Lacan d'ajouter que c'est une figuration incorrecte de la jouissance chez une femme. Jusqu'ici, pas trop de difficulté, mais la suite se complique : « [...] et c'est pour cela qu'une femme est solidaire d'un *papludun* qui proprement la loge dans cette logique du successeur que Peano nous a donnée comme modèle » (p. 155).

J'ai buté sur cette question du *papludun*, dont je vais vous donner ma lecture sûrement très partielle, car focalisée sur ce bout de texte. J'ai l'idée que le recours au *papludun* marque une étape dans l'élaboration par la logique des formules de la sexuation et de la jouissance féminine, mais que Lacan n'en fait pas ensuite une notion décisive. Ici, il tâtonne, il cherche, il tente de construire une logique sexuelle, dont nous lisons assez péniblement les prémisses quand on en connaît la version finale, plus épurée, plus claire, du séminaire *Encore*.

La logique du successeur fait explicitement référence à Peano, mathématicien et linguiste italien (1858-1932), auteur (en français) d'un *Formulaire des mathématiques*, projet de langage logique dont les fondements arithmétiques sont le zéro et le successeur. Pour le dire de façon très simplifiée, Peano postule que tout entier naturel possède un successeur – le zéro n'étant lui-même le successeur d'aucun. Ce que j'en retiens ici pour tenter

7. [↑] Dans « L'étourdit » (art. cit.), Lacan apporte toutefois une nuance, car il indique entre parenthèses qu'Aristote a pourtant su relever le *pastout* (*mè pantos*).

d'élucider la question qui nous occupe, c'est que la logique du successeur de Peano, au fondement de la série arithmétique, zéro plus un, plus un, etc., est une logique qui dénombre, une logique du un par un, de la singularité, chaque un étant différent d'un autre, par contraste avec la logique du tout, de l'ensemble, de l'universalité. Une femme que Lacan dit « solidaire d'un *papludun*⁸ » se situe donc du côté de la logique de la singularité, du une par une, par opposition avec l'hystérique qui supporte la quantification, du côté de la logique du tout.

Mais, c'est une question annexe, quelle différence y a-t-il entre l'*hom-moinzun* et le *papludun* dans cette leçon ? Les deux sont des fonctions logiques mais ne semblent pas occuper ici la même place. L'au-moins-un (ou *hommoinzun*) est corrélé à la logique de l'exception qui institue l'ensemble universel dont il est soustrait (moins un). C'est le point d'exception logiquement nécessaire à la constitution d'un ensemble, en l'occurrence celui de tous les hommes. Lacan l'incarne dans le père mythique de *Totem et tabou*. Et on l'a vu dans la leçon précédente : toute la politique de l'hystérique est tournée vers l'au-moins-un qui échappe à la castration. L'hystérique « fait l'homme » supposé satisfaire à la jouissance de toutes les femmes ; elle « fait l'homme » pour avoir elle-même ce qu'il faut à sa disposition, le phallus, qu'elle va chercher au principe, l'au-moins-un.

Papludun, qui consonne avec le pas du *pastout*, me semble au contraire être ici corrélé à la logique de la singularité, qui ne supporte aucun ensemble mais inscrit une série d'unités différentes les unes des autres d'où s'institue une femme, l'être d'une femme – « le *papludun* de leur être » (p. 156), dit Lacan. J'entends : pas d'essence de La femme, qui n'existe pas, mais chaque « être femme » se compte une par une. C'est l'écriture des formules dites féminines qui s'élaborent ici.

L'hystérique n'est pas une femme

Voilà énoncée la formule d'où je suis partie, « l'hystérique n'est pas une femme », formule provocatrice car contre-intuitive : les hystériques sont majoritairement des sujets de sexe féminin et peuvent en outre présenter une apparence très féminine. Ce dont il s'agit dans cette formule n'est donc ni le sexe biologique ni l'image, mais le rapport du sujet à la jouissance et au désir.

L'hystérique n'est pas une femme. La formule est abrupte mais l'idée n'est pas nouvelle. Dans le séminaire *Les Psychoses*, Lacan le disait

8. [↑](#) Lacan avait déjà introduit le pas-plus-d'un (p. 106) comme point d'origine de l'écrit et de la série arithmétique.

déjà : l'hystérique, par sa névrose, incarne la question : « Qu'est-ce qu'une femme ? » Mais, ajoutait-il, « devenir une femme et s'interroger sur ce qu'est une femme sont deux choses essentiellement différentes. Et jusqu'à un certain point s'interroger est le contraire de le devenir ⁹. »

Ici, dans cette leçon, opposer l'hystérique à une femme devient pour Lacan une question logique : comme on l'a vu, l'hystérique est au fondement de la logique aristotélicienne, celle du *pan*, du tout ; quant à une femme, elle répond à la logique du successeur, celle du *pastout*. Cependant, c'est par ce que l'hystérique donne à entendre qu'on accède logiquement à ce *pastout* qui fait l'être d'une femme. Mais, question clinique, elle-même peut-elle accéder à *une* femme ?

Avant de poursuivre, je résume les étapes de mon commentaire :

- le théâtre de l'hystérique a été dissipé par l'entrée en scène de la psychanalyse ;

- la logique des quanteurs, dont l'hystérique est le support, permet de dépasser le mythe freudien en ouvrant la voie vers l'écriture des formules de la jouissance Autre, féminine.

Venons-en maintenant à la question clinique posée par Lacan : si l'hystérique n'est pas une femme, « il s'agit de savoir si la psychanalyse telle que [Lacan] la défini[t] donne accès à *une* femme, ou si, qu'*une* femme advienne, c'est affaire de *doxa*, comme la vertu l'était au dire des gens qui dialoguèrent dans le *Ménon* » (p. 155).

La référence au *Ménon* n'est pas nouvelle dans l'enseignement de Lacan, qui en a extrait notamment la théorie de la réminiscence ¹⁰. Ici, c'est la question initiale du *Ménon* qui intéresse Lacan : la vertu s'enseigne-t-elle, demande Ménon à Socrate, ou faut-il s'y exercer, ou bien est-elle naturelle ? À quoi Socrate rétorque qu'on ne peut répondre sans avoir défini au préalable ce qu'est la vertu. S'ensuivent des tentatives de définitions, balayées par Socrate qui conclut qu'on ne peut définir la vertu à partir d'une vertu particulière, mais qu'il s'agit de trouver l'essence de la vertu, la nature identique présente dans tous les cas particuliers. C'est donc bien la question de l'essence d'une chose et de son existence particulière qui est ici posée, celle-là même que la logique de la quantification cherche à écrire.

Ainsi, la question de la vertu pour *Ménon* serait l'analogue de la question de la femme pour l'hystérique : y a-t-il un savoir de la femme ?

9. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 200.

10. [↑](#) Illustrée par le savoir insu de l'esclave que la maïeutique socratique permet de faire accoucher.

S'enseigne-t-il ? Et d'abord qu'est-ce qu'une femme ? Lacan souligne que « ce qui fait le prix, le sens de ce dialogue, c'est que cette vertu est ce qui ne s'enseigne pas ». Et il poursuit avec son analogie entre la vertu et la femme : « Cela se traduit – ce qui ne peut, d'elle, d'une femme, telle que j'en définis là le pas [le pas du *pastout*], être su dans l'inconscient, soit de façon articulée » (p. 155). Autrement dit, *La femme*, comme la vertu, ne s'enseigne pas, pas de connaissance de *La femme*, pas de savoir sur *La femme*, ce qui bien sûr n'empêche pas les femmes d'exister, « d'une satisfaction qui se situe de leur ventre ¹¹ », précisera Lacan dans un de ses tout derniers séminaires. Alors, s'il n'y a pas dans l'inconscient de savoir articulé de *La femme*, vérité qu'incarne l'hystérique, la psychanalyse peut-elle lui donner accès à *une femme* ?

Autre référence empruntée au *Ménon* : l'opposition entre la science, l'*épistémè*, et l'opinion vraie, la *doxa*. Elles disent la même chose mais différent dans leur approche, juste mais intuitive pour la *doxa*, raisonnée et argumentée pour la science. Au contraire, Lacan souligne non plus cette opposition qu'on trouve écrite « toute crue » dans le *Ménon*, mais la jonction entre savoir et vérité : « Le savoir dont il s'agit dans l'inconscient est celui qui glisse, qui se prolonge, qui à tout instant s'avère savoir de la vérité » (p. 156). Et il reformule alors la question posée la page d'avant : « Cette vérité en tant qu'elle s'incarne dans l'hystérique est-elle susceptible effectivement d'un glissement assez souple pour qu'elle soit l'introduction à *une femme* ? » – il est sous-entendu que ce glissement, s'il a lieu, s'opérerait dans une cure psychanalytique.

L'évidement du désir

Les deux paragraphes qui suivent continuent à développer la question de l'articulation logique entre l'hystérique et une femme. S'y ajoute une indication pratique sur la direction de la cure qui permettrait à l'hystérique l'accès à *une femme*. De ces paragraphes assez compliqués, je relève la formule qui, je crois, contient la réponse à la question que pose Lacan plus haut : « l'évidement du désir par l'analyse » (p. 156). Évider signifie au sens littéral créer un vide. Je l'entends ici dans le sens où il s'agirait dans l'analyse de restituer le vide de structure au fondement du désir, que l'hystérique cherche à combler en soutenant sa quête de *La femme*. Autrement dit, l'insatisfaction du désir est de structure, c'est un invariant, alors que l'hystérique la revendique comme un ratage contingent qu'elle se voue à répéter, son désir visant le *toute femme* impossible à atteindre.

11. ↑ J. Lacan, « L'Autre manque », dans *Aux confins du Séminaire*, Paris, Navarin, 2021, p. 57.

« Ce n'est pas de toute femme que se peut dire qu'elle soit fonction du phallus » (pas tout $x \Phi$ de x). Lacan énonce ici une des deux formules dites féminines, celle qui est située du côté droit du tableau de la sexuation dans *Encore*. Mais « que ce soit de toute femme, c'est là ce qui fait son désir [à l'hystérique] et c'est pourquoi ce désir se soutient d'être insatisfait ». C'est ce que je viens de commenter. Lacan ajoute : « C'est qu'une femme en résulte, mais qui ne saurait être l'hystérique en personne » (p. 156).

De l'échec incarné par l'hystérique à faire exister toute femme ou la femme toute, se déduit logiquement l'existence d'une femme, au singulier. Autrement dit, c'est par rapport à *toute femme* qu'il n'y a pas et que vise le désir de l'hystérique que se situe *une* femme.

Qu'est-ce alors que ce glissement du savoir insu au savoir de la vérité ?

L'hystérique incarne une vérité sur la femme par sa mise en question, en-corps et encore, et dont l'impossible réponse fait signe d'un trou dans la structure ($S(\mathbb{A})$?). Or son erreur est de vouloir, ce trou, l'obturer par un « toute femme », dont l'impossible existence creuse son insatisfaction. L'analyse aurait pour visée de lui faire entrevoir que son échec à faire exister *La* femme n'est pas un défaut contingent mais un impossible de structure, qui n'empêche pas « d'innombrables femmes de fonctionner comme telles, c'est-à-dire en faisant fonction du *papludun* de leur être pour toutes leurs variations situationnelles » (p. 156). Il n'y a pas *La* femme mais des femmes, innombrables, qui fonctionnent comme telles, à partir de la singularité de leur être femme, permettant d'infinies inventions. Ainsi, « l'évidement du désir par l'analyse » s'agirait de lui restituer en son centre la place vide de *La* femme pour que l'hystérique puisse occuper celle d'une femme.